

715. Et vous avez travaillé quatre heures chaque dimanche ?—C'est peut-être environ quatre, cinq ou six. Nous avons commencé à dix heures du matin et je ne suis revenu qu'à trois heures et demie ou quatre heures de l'après-midi.

716. Vous vous êtes tenu continuellement à l'ouvrage ?—Oh, oui.

717. Mais il n'y a pas eu d'ouvrage de fait pour cela du tout ?—Excepté durant les heures de bureau.

*Par M. Adams :*

718. Quand avez-vous laissé le département ?—Le 8 juin.

719. Quelle était la raison pour laquelle vous avez laissé le département ?—Ce serait une longue histoire.

720. Donnez-la brièvement ?—C'est une longue histoire.

721. Pouvez-vous nous dire pourquoi vous avez laissé le département le 8 juin ?—Le 6 juin, j'ai rencontré M. Pereira, l'assistant-secrétaire, à environ six heures moins un quart, au coin de l'Union House. Je descendais prendre le thé. J'ai demandé à M. Pereira une entrevue et quand il pourrait m'en donner une. Il a dit : " Avec plaisir." J'ai dit : " Où vous rencontrerai-je ; viendrez-vous à ma résidence, où à l'hôtel et me verrez-vous au Russell ?" Il dit : " N'importe où vous direz " et il demanda à quel temps. J'ai dit : " En tout temps ce soir " et il a dit qu'il me rencontrerait au kiosque. Je l'ai rencontré à sept heures et demie et j'ai alors commencé à lui parler des vilaines rumeurs qui circulaient à propos de notre département. Je lui ai parlé du cas de Joseph Wright, de M. A. Berry et de plusieurs autres cas qui, je présume, viendront dans la suite. Il est demeuré avec moi jusqu'à environ dix minutes avant la mort de sir John. Je lui ai demandé d'exposer ces faits à M. Burgess et de lui dire que la démission de douze ou quatorze d'entre nous, employés surnuméraires, aurait un effet regrettable.

*Par M. Foster :*

722. Pour qui ?—Pour notre parti.

723. Quel parti ?—Le parti conservateur.

724. Appartenez-vous à ce parti ?—Oui, monsieur, j'y appartiens. Je ne suis jamais devenu renégat pour aucun emploi. Je n'ai jamais mis de plume sur le papier—

*Par M. Somerville :*

725. Continuez votre histoire ?—Je lui ai exposé tous ces faits et j'ai dit : " Vous savez ce que je suis." J'ai dit à M. Pereira : " Maintenant," ai-je dit, " vous savez que j'ai eu une promesse partielle de placer ma fille dans le département des Sauvages. Pour prouver que je suis désintéressé, promettez-moi que vous ferez tout ce que vous pourrez—elle est mécanicographe de première classe, comme les MM. Holland le certifieront—si vous voulez faire cela, et que ce soit fait avant le 20, je me retirerai et chercherai de l'ouvrage quelque part ailleurs. Si vous voulez faire cela, je me retirerai du département ; mais je désirerais avoir suffisamment de pain et du beurre, advenant que je ne pourrais pas réussir à avoir de l'ouvrage à Ottawa et que j'aurais à laisser ma famille ici." Je supposais que nous en aurions assez pour un an, avec ce que ma femme avait. Nous avons une couple de sénateurs pensionnant chez nous durant la session. J'ai simplement dit que je me retirerais du département s'il voulait faire cela, et que je voulais avoir une réponse pour le 20. Quels sont les faits qu'il a exposés, à M. Burgess, je n'en sais rien. Aimerez-vous que je vous lise la lettre de démission venant de M. Burgess ?

*Par le président :*

726. Quand a eu lieu cette conversation avec M. Pereira ?—Le 6 juin. Voici la lettre que j'ai reçue de M. Burgess :—

(EXHIBIT n° 1.)

" OTTAWA, 8 juin, 1891.

" MONSIEUR,—M. L. C. Pereira m'a transmis votre message déclarant que, à moins qu'on ait pris les moyens avant le 20 courant, de continuer à vous employer au